



L'opinion publique française en 1914 entre pacifisme et bellicisme ?

L'historien Jules Isaac nous révèle, en 1933, dans *Un débat historique: 1914, le problème des origines de la guerre*, l'état d'esprit de ces jeunes hommes qui répondent à l'appel de mobilisation générale le 1^{er} août 1914: « Avant on parlait de la paix et de la guerre, mais (nous, du moins, ceux des générations nées après 1870), on ne savait pas de quoi on parlait : la paix était une habitude, l'air que chacun respirait sans y penser; la guerre était un mot, un concept purement théorique. Quand soudain, nous eûmes la révélation que ce concept pouvait se muer en réalité, nous éprouvâmes dans tout l'être un choc dont le souvenir n'a pu s'effacer. » On devine ici les sentiments ambigus qu'inspire la guerre chez ces hommes qui n'ont connu que la paix: l'exaltation héroïque loin de la violente réalité. À la lumière des débats qui secouent régulièrement l'opinion publique française de la Belle Époque, notamment au moment des discussions sur la loi des trois ans de conscription en 1913, on constate que la paix et la guerre sont au cœur de la pensée politique. Mais ces débats ont-ils préparé les esprits à la guerre? Ont-ils divisé les Français ou rendu possible l'Union sacrée? Ces prises de position sont-elles de l'ordre du discours, de la posture intellectuelle ou d'une volonté farouche? Quelles images construisent-elles à l'étranger des intentions françaises en 1914? La France est-elle pacifiste, revancharde ou belliciste? L'opinion publique veut-elle préserver la paix ou appelle-t-elle à la guerre?

Lasies: « il faut des armées »/
Jaurès: « il faut désarmer »
Caricature de Dorville parue dans
Le Cri de Paris, 1^{er} février 1903.
BnF, Estampes et photographie,
QB mat-1-FOL

Rédaction:
Anne-Sophie Lambert

*Tremblez, tyrans et vous perfides
L'opprobre de tous les partis
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix!
Tout est soldat pour vous combattre
S'ils tombent, nos jeunes héros
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.*

Rouget de Lisle, *La Marseillaise*, 1792

*Les Rois nous saoulaient de fumées
Paix entre nous! guerre aux Tyrans!
Appliquons la grève aux armées
Crosse en l'air! et rompons les rangs!
Bandit, prince, exploiteur ou prêtre
Qui vit de l'homme est criminel;
Notre ennemi, c'est notre maître:
Voilà le mot d'ordre éternel.*

Eugène Pottier, *L'Internationale*, 1871

Le sentiment national français en 1914: un patriotisme pacifique

Lors de la déclaration de guerre et de la mobilisation générale en août 1914, l'élan des populations apparaît comme un mouvement de masse patriotique. Cet engagement jusqu'à la mort pour défendre la patrie témoigne de l'attachement affectif et moral pour la nation d'une population instruite à ses valeurs, en partie grâce à l'enseignement scolaire républicain. Pour autant, la France de 1914 n'a plus cet esprit revanchard qui était le sien au lendemain de la guerre de 1870.

Le Tour de la France par deux enfants

Le Tour de la France par deux enfants sous-titré « devoir et patrie », vendu à six millions d'exemplaires en 1901, témoigne du succès du projet patriotique de la III^e République. La nation française républicaine se pense dans une certaine contradiction entre contrat social, héritage historique, langue commune et frontières naturelles. Les enfants de cette époque doivent connaître et aimer l'histoire, la géographie et les valeurs de leur sol natal. Ils doivent devenir de bons citoyens et s'il le faut défendre un jour la nation. Le projet d'adhésion républicaine passe par un apprentissage à travers l'enseignement laïque et obligatoire, la conscription, le vote, l'impôt et bientôt le baptême du sang. Les cartes de géographie, sur lesquelles les provinces perdues d'Alsace et de Lorraine sont symboliquement coloriées en violet, rappellent aux écoliers la perte d'une partie de l'intégrité nationale. Est-ce une préparation des esprits à la revanche? En tout cas, la culture militaire qui idéalise le soldat est importante à la Belle Époque.

« Leur seule préoccupation était à présent d'échapper aux surveillants de la frontière jusqu'à ce qu'on eût franchi le col de la montagne qui sépare en cet endroit la France des pays devenus allemands. [...] Le cœur ému, songeant qu'ils étaient enfin sur le sol de la France..., ils s'agenouillèrent pieusement sur cette terre de la patrie qu'ils venaient de conquérir par leur courage et leur volonté persévérante; [...] et se tenant toujours par la main ils marchaient joyeusement sur une route française, marquant le pas comme de jeunes conscrits. »



G. Bruno, *Le Tour de la France par deux enfants*, 1878.
BnF, Philosophie, Histoire, Sciences de l'homme, 8-L29-105 (A)

Pacifisme, bellicisme

Le pacifisme apparaît en français au XIX^e siècle et désigne « l'attitude de celui qui cherche la paix entre les nations ». Peu après, au début des années 1870, naît son antonyme bellicisme, « attitude de celui qui aime la guerre ». Ces nouveaux mots sont nécessaires à une époque tiraillée entre guerre et paix. Le débat entre pacifistes et bellicistes ne peut cependant se comprendre sans analyser le patriotisme officiel, institutionnalisé par la III^e République.

La Guerre de demain, grand récit patriotique par le capitaine Danrit

Les ventes de ces ouvrages éducatifs s'essoufflent au début du XX^e siècle, en même temps que l'influence du nationalisme revanchard de la Ligue des patriotes ou du nationalisme antirépublicain et populaire du boulangisme. L'affaire Dreyfus et les répressions contre les grèves ont détérioré l'image de l'armée. La population française a vu son niveau de vie s'élever dans la paix. Les expositions universelles, le développement des transports témoignent d'un rapprochement entre les peuples grâce aux progrès techniques. Les manuels scolaires de la Belle Époque rompent avec le bellicisme revanchard, même si l'acculturation patriotique reste au cœur de l'éducation républicaine. Le « roman national » de l'historien Ernest Lavisse est révisé et infléchi par une morale plus universelle. Dans leur grande majorité, les Français sont pacifiques et ne se préoccupent ni de revanche ni de gloire militaire. Mais l'opinion publique demeure patriote et continue à penser qu'« il est doux et glorieux de mourir pour la patrie » [« Dulce et decorum est pro patria mori », Horace, *Les Odes*].



Louis le petit soldat

Inscrite sur un cahier d'écolier, « la bravoure est la plus belle des vertus », reflète l'esprit dans lequel on élève les enfants. Ici, il s'agit d'ailleurs davantage de participer à l'expansion coloniale de la France que de prendre une revanche contre l'Allemagne. La morale républicaine enseignée dans les classes appelle à l'engagement militaire héroïque. Les valeurs et la discipline de l'armée se retrouvent à l'école construite à l'image des casernes. Les écoliers méritants reçoivent comme livres de prix ces ouvrages au succès populaire, tel celui du capitaine Danrit, magnifiant l'armée et l'amour de la patrie. Tout en apprenant à lire et écrire, les enfants sont éduqués pour devenir de bons citoyens.

Louis le petit soldat

« La bravoure est la plus belle des vertus ».
Couverture de cahier, 1891
BnF, Estampes et photographie, KA mat 3 (A)-PET FOL



Louis Bombled, *La Guerre de demain, grand récit patriotique par le capitaine Danrit*.
Affiche, 1889
BnF, Estampes et photographie, ENT KB-1 (25)-ROUL



M. Louis Pergaud gagnant du Prix Goncourt, 1910
[Photographie de presse], Agence Meurisse
BnF, Estampes et photographie, El-13 (2452)

*Mon cher ami, adieu les vacances.
C'est Verdun pour commencer que je m'offre
demain pour villégiature sans frais.
Tu sais : je pars de bon cœur! J'ai suivi les
événements je ne dirais pas sans fièvre mais
avec beaucoup de calme et de sang-froid.
Nous avons voulu passionnément la paix
mais à Berlin on veut la guerre.
Jamais je n'accepterai la botte du Kaiser! [...]*

Louis Pergaud, lettre à Marcel Martinet,
Paris, dimanche 2 août 1914.
BnF, Manuscrits, NAF 28352

Louis Pergaud est instituteur, républicain, socialiste, anticlérical, antimilitariste et pacifiste. Il symbolise le changement de sensibilité de certains « hussards noirs », signe du recul du patriotisme belliciste dans l'école laïque de la III^e République. L'auteur de *La Guerre des boutons* (roman très critique sur l'enseignement du culte de la revanche) s'engage pourtant « de bon cœur » en 1914 en tant que sous-lieutenant. Il veut lutter contre le joug du despote allemand, emporté par le même état d'esprit que les révolutionnaires de 1792. Porté disparu en avril 1915, Louis Pergaud a donc sacrifié sa vie pour l'amour de cette patrie qu'il enseignait à l'école. Le pacifisme dans une France demeurant patriote peut-il tenir face à la menace de la guerre ?

L'impuissance du pacifisme

*Oui, comme l'histoire a donné le dernier mot
à la République si souvent bafouée et piétinée,
elle donnera le dernier mot à la paix, si souvent
raillée par les hommes et les choses, si
souvent piétinée par la fureur des événements
et des passions.*

Jean Jaurès, « Discours à la jeunesse »,
Albi, 1903.

Le pacifisme s'institutionnalise à la fin du XIX^e siècle avec la création du Congrès Universel de la Paix, qui se réunit chaque année, et par de nombreuses associations internationales. Ce pacifisme intellectuel international rejette la guerre, au nom du progrès et la fait apparaître comme anachronique et contre-productive. Cet engagement est positiviste et humaniste. Il est fondé sur le droit et tente de préserver la paix grâce à l'arbitrage juridique. Il envisage tout de même la « guerre de droit », c'est-à-dire la légitime défense face à la violence.

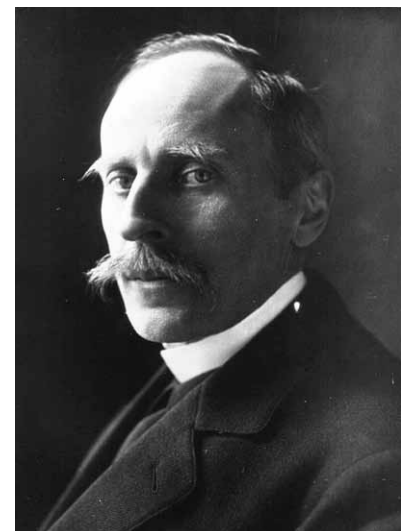
Il ne s'agit donc pas d'un mouvement de non-violence pour des raisons spirituelles et morales. De plus, si on discute les moyens d'éviter un conflit, on le juge aussi possible. On peut se demander alors si la faible influence de ce pacifisme d'avant 1914, par ailleurs élitiste et bourgeois, ne se mesure pas aussi dans cette contradiction. En tout cas, les mouvements pacifistes sont totalement impuissants lors de l'été 1914. Et ceux qui continuent à rejeter la guerre après l'appel à la mobilisation sont bien seuls et peu écoutés.

Romain Rolland, un intellectuel pacifiste au nom de l'humanisme et de la culture européenne

*L'amour de la patrie ne veut pas que je hâisse
et que je tue les âmes pieuses et fidèles
qui aiment les autres patries.*

Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*,
15 septembre 1914.

Romain Rolland passe l'été 1914 en Suisse. Trop âgé pour être mobilisé, il reste en Suisse et reçoit le prix Nobel de littérature l'année suivante. À travers son article « Au-dessus de la mêlée », publié dans le *Journal de Genève*, il appelle à la paix et à la fin de cet affrontement entre des nations fraternelles, unies par la même culture. Maurice Barrès lui répond en décembre 1914 dans *L'Echo de Paris* : « il n'est plus permis qu'il y ait des pacifistes ». Pour des raisons de censure politique, la voix de Rolland n'est pas relayée en France et peu d'intellectuels soulignent son courage en cette période d'Union sacrée. Ce n'est qu'avec la fin de la guerre que son pacifisme et son rêve d'unité européenne sont, un temps, reconnus.



Romain Rolland, romancier, photographie
de presse, agence Meurisse, 1914.
BnF, Estampes et photographie, El-13 (2517)

*Je suis accablé. Je voudrais être mort. Il est
horrible de vivre au milieu de cette humanité
démence, et d'assister, impuissant à la faillite
de la civilisation. Cette guerre européenne
est la plus grande catastrophe de l'histoire,
depuis des siècles, la ruine de nos espoirs les
plus saints en la fraternité humaine. Le pire
est de sentir que non seulement il n'y a pas
de progrès mais qu'il y a retour en arrière...*

Romain Rolland, *Journal*, 1^{er}-3 août 1914.
BnF, Manuscrits, NAF 28400



« L'antimilitariste et le tambour-major »
Le Petit Journal, supplément illustré, 11 avril 1909.
BnF, Philosophie, Histoire, Sciences de l'homme,
FoL-Lc2-3011

Assimilé au défaitisme et à l'antipatriotisme, le pacifisme est décrit comme contraire aux intérêts nationaux, en particulier quand il devient antimilitariste. Il est conspué par les gens honnêtes comme le montre cette une du *Petit Journal*. Ce pacifisme antimilitariste est animé par une minorité anarchiste et syndicaliste internationaliste.

« Guerre à la guerre! »

Nous détruirions l'ordre bourgeois, honte à jamais des temps modernes! Les églises et les casernes, le capitalisme et ses lois! Et notre victorieuse finale délivrera l'Humanité.

Georges Féline, *La Grève générale*, 1906.

La pensée internationaliste préconise l'union des prolétaires au-delà des frontières et s'oppose à la guerre, produit du capitalisme qui désunit les prolétaires. Mais la guerre est aussi un espoir car elle enclencherait le processus révolutionnaire. Les révolutionnaires ne se reconnaissent donc pas au travers de ce terme jugé bourgeois de pacifisme. Ils choisissent donc avant 1914 ce mot d'ordre : « guerre à la guerre! » L'armée en tant qu'instrument de la lutte des classes utilisé pour briser les grèves et la conscription comme moyen de transformer les travailleurs en traîtres à leur classe sont critiqués par les internationalistes. Le pacifisme révolutionnaire est un pacifisme insurrectionnel, à la fois antimilitariste et anti-patriotique. Les syndicalistes de la CGT se rattachent directement à cet état d'esprit, appelant au sabotage de la mobilisation générale et à l'insurrection en cas de guerre. Dès 1904, les congrès de la CGT se concluent par une déclaration très claire d'opposition à la guerre. En 1908, l'ordre final proclame que les travailleurs n'ont pas de patrie et qu'ils doivent répondre à une déclaration de guerre par une grève générale révolutionnaire. Ces menaces sont prises au sérieux par les autorités publiques qui créent le carnet B afin d'arrêter tous les « suspects au point de vue national ». 2481 noms, dont celui du secrétaire général de la CGT, Léon Jouhaux, y sont inscrits en 1914.

Pour répondre notamment aux agitations entretenues par les camelots du roi de l'Action française nationaliste, les syndicalistes révolutionnaires se mobilisent et manifestent en réaction aux événements internationaux. Mais les effectifs de la CGT baissent très rapidement, parallèlement à la montée des tensions internationales. De 700 000 membres en 1911 ils ne sont plus que 300 000 en 1914. Est-ce le signe d'un mouvement de balancier de l'opinion ouvrière vers le nationalisme? Ou à l'image de Léon Jouhaux sur la tombe de Jean Jaurès, d'un ralliement à l'Union sacrée? En tout cas, en août 1914, le carnet B n'est plus jugé utile par les autorités.

Jaurès : un socialiste pacifiste et patriote

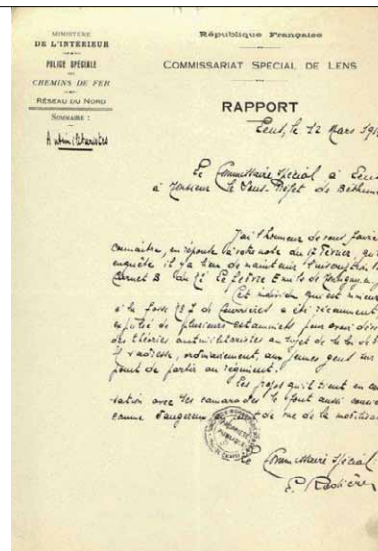
Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée dormante porte l'orage.

Jean Jaurès, *Discours du 7 mars 1895*.

À la différence du syndicalisme de la CGT, l'audience et l'influence du socialisme sont croissantes dans la France de 1914 comme le prouve la victoire électorale d'avril-mai 1914 où 102 députés socialistes entrent à l'Assemblée nationale. Est-ce le signe que la population française souhaite maintenir la paix par tous les moyens? En fait, le débat autour de la loi des trois ans (de conscription) est le principal moteur de cette victoire électorale. Faut-il mettre en place une armée de métier ou une armée de conscrits face à la menace allemande? Les socialistes votent contre cette loi adoptée en 1913 rallongeant d'une année le service militaire, plutôt en accord avec l'opinion publique française à la veille de la guerre. Hostiles à l'armée de métier, les socialistes préconisent l'organisation de milices populaires, préférant l'idée du peuple en armes. C'est le sujet de *L'Armée nouvelle* de Jean Jaurès. Cette longue introduction à un projet de loi, qui n'a jamais été présenté au vote à la chambre des députés,

préconise le remplacement de l'armée de caserne dominée par la caste des officiers par une armée démocratique fondée sur des milices, où les officiers seraient formés dans les universités afin d'être « en communication aisée avec la démocratie » et sur l'exercice périodique de tous les citoyens. En tout cas, le socialisme de 1914 ne nie pas la nécessité d'une défense nationale, même si la préservation de la paix est au cœur des discours.

Dans le milieu socialiste, toutes les variantes pacifistes, du pacifisme insurrectionnel (l'hervéisme autour de Gustave Hervé) au pacifisme juridique, sont représentées. Mais tous ne se rassemblent pas autour de l'idée de la « grève générale contre la guerre ». Jules Guesde, par exemple, souhaite donner priorité à la lutte des classes sur le plan économique par rapport à la lutte pour la paix et rejette cette idée de grève comme une dérive anarchiste, tout en pensant que la guerre peut créer les conditions de la révolution sociale. Jean Jaurès, assassiné à la veille de la mobilisation, reste la figure tutélaire de ce pacifisme patriote des socialistes français d'avant 1914.

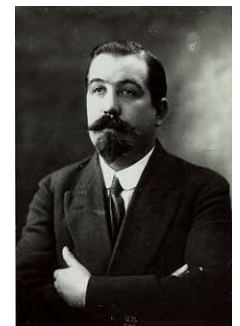


Rapport de police concernant le mineur antimilitariste Lefebvre inscrit au carnet B le 12 mars 1914 Archives départementales du Pas de Calais

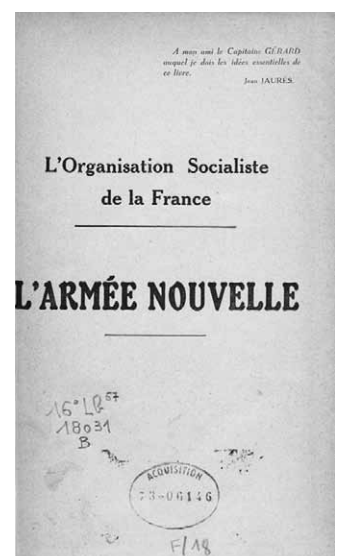
La CGT se reconcentre alors sur ses bases : l'action économique et sociale. Comme le déclare Jaurès, « un peu d'internationalisme éloigne de la patrie, beaucoup d'internationalisme y ramène » (*L'Armée nouvelle*, 1911). Le socialiste Jaurès tentait alors de concilier l'amour de l'humanité et l'amour de la patrie tout en militant pour la paix. Cette double fidélité pouvait-elle tenir face à la menace de la guerre?

Je crie devant ce cercueil toute notre haine de l'impérialisme et du militarisme sauvage qui déchaînent l'horrible crime... Cette guerre nous ne l'avons pas voulue, ceux qui l'ont déchaînée, despotes aux visées sanguinaires, aux rêves d'hégémonie criminelle, devront en payer le châtement.

Léon Jouhaux, « Discours pour les funérailles de Jean Jaurès », 4 août 1914.



Léon Jouhaux BnF, Estampes et photographie, N2 (Jouhaux)



Jean Jaurès, *L'Armée nouvelle*, Paris, J. Rouff, 1911. BnF, Philosophie, Histoire, Sciences de l'homme, Lb57-18031 (B)

Jaurès pressent l'horreur et les conséquences d'une guerre européenne. Pour l'éviter, il faut selon lui « maintenir la paix par tous les moyens » et donc allier les moyens démocratiques et révolutionnaires, rassembler toutes les forces du camp de la paix, du pacifisme juridique au syndicalisme révolutionnaire. Jaurès soutient ainsi les efforts du pacifisme bourgeois en faveur de l'élaboration de règles de droit international tout comme le soulèvement ouvrier et la grève générale internationale, considérés comme le recours ultime. Sa position est délicate et un peu contradictoire puisqu'il critique les antipatriotiques tout en les considérant comme des alliés possibles contre la guerre. Jaurès agite la menace révolutionnaire tel un garde-fou face aux tentations bellicistes.

L'influence du grand orateur est à son apogée à la veille de la Grande Guerre. La manifestation en faveur de la paix du 25 mai 1913 rassemble 150 000 personnes. Aux obsèques de Francis de Pressensé, président de la Ligue des droits de l'homme, le 22 janvier 1914, Jaurès appelle la jeunesse à se détourner de l'esprit guerrier et déclare que la lutte pour la paix est le plus grand des combats. Mais quelques mois plus tard, en juillet 1914, les paroles ne suffisent pas. Aucune action pacifiste concrète ne se met en place. En outre, les divisions entre pacifistes sont trop importantes et l'absence de réaction de l'Internationale marque l'échec de son organisation. La II^e Internationale a déjà constaté que les masses ouvrières, surtout en Allemagne, sont restées imprégnées de nationalisme. Dès le 30 juillet 1914, l'idée d'une grève générale internationale est abandonnée. Le lendemain, après l'assassinat de Jaurès, la grande majorité des partis socialistes (sauf ceux de la Russie et de la Serbie) se rallient à la défense nationale. Sans tenir des discours chauvins, ils votent les crédits à la guerre. La II^e internationale disparaît bientôt et certains de ses membres deviennent même nationalistes.



Jean Jaurès en meeting, vers 1910. BnF, Estampes et photographie, N2 (Jaurès), n° 172299

Sous des fleurs, des discours, des drapeaux tricolores, des musiques militaires, ils ont accaparé le grand cadavre, pour le brandir au nom de la Patrie... Ah, si vraiment le cercueil de Jean Jaurès traverse ce Paris qu'on mobilise sans déclencher l'émeute, c'est que tout est fini, c'est que l'Internationale ouvrière est morte, et qu'on l'enterre avec lui...

Roger Martin du Gard, *Les Thibault*, 1935.

Quant à Jaurès, comme le prouve cet article de *L'Humanité*, publié quelques heures avant son assassinat, il ne perdit jamais l'espoir de maintenir la paix:

Le péril est grand, mais il n'est pas invincible si nous gardons la clarté de l'esprit, la fermeté du vouloir, si nous savons avoir à la fois l'héroïsme de la patience et l'héroïsme de l'action. La vue nette du devoir nous donnera la force de le remplir.

Jean Jaurès, « Sang-froid nécessaire », *L'Humanité*, 31 juillet 1914.



La surestimation de la menace nationaliste

La crise d'Agadir en 1911, crise militaire et diplomatique entre la France et l'Allemagne due aux ambitions d'expansion coloniale des deux pays, alimente l'idée d'une menace allemande, notamment chez les nationalistes. Le nationalisme alliant défense patriotique et conservatisme politique s'est transformé depuis la fin du XIX^e siècle. En 1914, il est moins conquérant et revanchard et, tout en restant belliciste, il s'affirme surtout comme un repli sur soi. On constate un glissement idéologique : la guerre n'est plus exaltée comme une nécessité mais comme une épreuve sacralisée destinée à régénérer les sociétés. L'attente d'un conflit idéalisé s'est étendue au-delà de sa zone

d'influence nationaliste et a pris la forme du fatalisme. On peut se demander quelle part a eu ce nouveau nationalisme dans la préparation des esprits et des milieux décisionnels à la guerre. La rhétorique belliqueuse présente dans les journaux et dans les manifestations nationalistes a un impact sur la perception des intentions de la diplomatie française. Ce nationalisme d'opposition, pourtant loin du patriotisme officiel enseigné, est considéré par les autres nations comme un excès d'orgueil et d'agressivité. Il alimente le climat de méfiance réciproque en 1914. Enfin, le discours nationaliste, en répandant aussi l'idée d'un conflit déclenché par l'autre, crée des conditions favorables à l'Union sacrée.

Gustave Fraipont, *France toujours ! France quand même !*, 1914. Affiche lithographiée BnF, Estampes et photographie, ENT DN-1 (Fraipont/ 4)- ROUL

« Car la France est éternelle, et rien de ce qui est la France ne saurait périr. » Comme sur cette affiche, la pensée nationaliste met l'accent sur la continuité des traditions que la guerre permet de défendre. Mais paradoxalement, l'ennemi est d'abord à l'intérieur : il faut combattre ceux qui veulent détruire les valeurs nationales. C'est la guerre avant la guerre ! Pour les nationalistes dont le discours se radicalise, le danger est moins la Prusse que les internationalismes désireux de transcender les cadres nationaux.

Maurras et la guerre à l'ennemi intérieur

Depuis que la Monarchie est tombée, le cœur du pays est ouvert, l'Étranger est entré trois fois dans la capitale, il l'a menacée une quatrième fois, et, si l'on en cherche la cause, on voit que la Démocratie parlementaire ou plébiscitaire n'a cessé d'y contribuer, tantôt, comme en 1792, par l'imprudente volonté de son initiative guerrière, tantôt, comme en 1914, par un désarmement qui provoquait l'initiative de l'ennemi.

Charles Maurras, préface du *Petit Manuel de l'enquête sur la Monarchie*, 1928

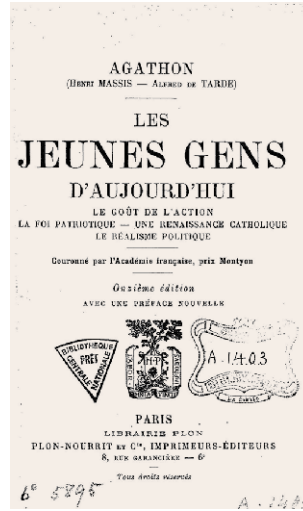
Le nationalisme intégral de Maurras se définit par une culture politique du soupçon et du complot qui vise surtout les ennemis intérieurs et en particulier les héritiers de 1789. Antidémocratique et antilibéral, ce n'est qu'avec la crise d'Agadir et au nom de la préservation de la nation française que l'Action française prend des accents bellicistes, même si elle a toujours été germanophobe, militariste et revancharde. Tout en entretenant dans le pays une incontestable forme d'agitation, Maurras poursuit surtout un objectif de politique intérieure : le rétablissement de la monarchie. Il s'agit moins d'un appel aux soldats que d'un appel au roi pour régénérer la France. Influence-t-il l'opinion publique française à la veille de la guerre ?

L'Action française, créée en 1898, est une jeune organisation dynamique qui voit son nombre (limité) d'adhérents augmenter avant la guerre. La présence dans la rue de l'Action française marque les esprits. Les manifestations tapageuses rassemblant jusqu'à 25 000 personnes font les gros titres des journaux même si ce sont les idées nationalistes et non monarchistes que l'opinion retient.



24 mai 1914, *Fêtes de Jeanne d'Arc [l'Action française à la statue de la place Saint Augustin]*, Photographie de presse, Agence Rol, 1914
BnF, Estampes et photographie, EST-El-13 (356)

Le nationalisme de Maurras propose un modèle de société contre-révolutionnaire reposant sur la monarchie, l'église et l'armée contre la déchéance de la nation qu'il faut régénérer. Mais la question d'une guerre comme nouvel idéal pour la jeunesse, qui satisferait son « goût de l'action » et « sa foi patriotique », fait son chemin dans les milieux nationalistes comme le montre le succès du texte signé Agathon.



Ce texte qui prétend être une étude sociologique cherche surtout à analyser le phénomène de conversion au nationalisme de la jeunesse française. Si le petit groupe d'étudiants parisiens choisis pour cette étude ne peut permettre de généraliser, on peut quand même observer le rapport à la guerre d'une élite (la jeunesse bourgeoise et une partie de la classe moyenne) habitée par un nationalisme affirmé et un certain rejet de l'internationalisme. On voit comment l'Action française séduit la jeunesse habitée d'un vif sentiment patriotique. Cependant la place qui est accordée à l'Action française dans la presse et les milieux intellectuels ne témoigne pas d'une adhésion dans l'opinion publique, comme on peut le constater au travers des résultats des élections législatives de 1914. Il en va de même pour Barrès et la Ligue des patriotes.

Agathon (pseudonyme d'Alfred de Tarde et Henri Massis), *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui* 11^e édition, Paris, Plon-Nourrit, 1913.
BnF, Philosophie, Histoire, Sciences de l'homme, 2009-70857

Barrès et le nationalisme sentimentaliste et revancharde

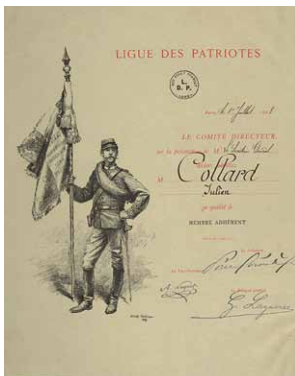
La revanche est la loi des vaincus; nous le sommes. Je la demande à Dieu, terrible et sans recours, Prochaine et sans merci, je la demande aux hommes.

Paul Déroulède, *Chants du soldat*, 1889.

Merci, noble nation lorraine, soyez remerciés, vous tous, messieurs, qui constituez le cadre de cette immense armée du souvenir et qui maintenez cette religion des morts où l'on doit voir l'honneur et la sauvegarde de l'âme de cette terre.

Maurice Barrès, Metz, 15 août 1911.

À la différence du provençal Maurras, le lorrain Barrès ajoute un nécessaire sentimentalisme au nationalisme. *L'Appel au soldat*, que Barrès publie en 1900, célèbre l'héroïsme des combattants de 1870, pleure les provinces perdues, invite à vénérer le drapeau, à aimer l'Église et l'histoire de France, en particulier Jeanne d'Arc et les souvenirs des gloires militaires, surtout napoléoniennes. Barrès a vu enfant la défaite de 1870 et veut la revanche. Il prépare les esprits à envisager la guerre comme une défense de la civilisation (française) contre la barbarie (allemande). Il entretient une forme de ferveur voire une mystique guerrière. Ce nationalisme de la perte et du sentiment de décadence voit dans la guerre le seul moyen de retrouver l'orgueil national. Il est construit autour des thématiques du darwinisme social : la lutte pour la vie entre les races est inévitable tout comme le conflit entre les nations. La guerre permet d'effectuer une sélection nécessaire. De plus, elle constitue une épreuve de vérité, elle est donc quasiment sacrée. Avant 1914, Barrès ne développe que les aspects positifs et salutaires de la guerre. Un idéal bien loin de sa réelle horreur.

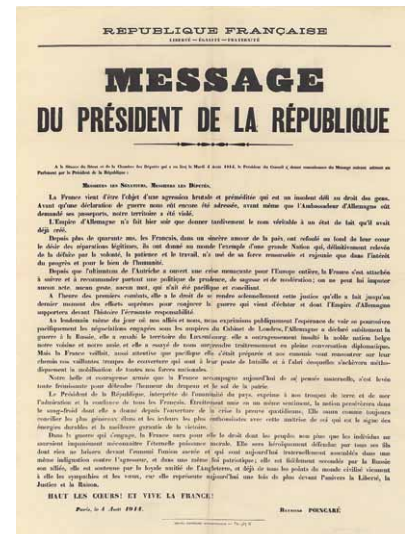


Diplôme d'appartenance à la Ligue des patriotes, 1888.
BnF, Estampes et photographie, Li mat-4- BOITE FOL n°686

En 1914, Barrès, surnommé le « rossignol du carnage » par Romain Rolland, est très vite accusé d'être un « bourreur de crâne » avec ses articles quasi quotidiens dans *L'Echo de Paris*. Mais la guerre est alors aussi une réalité. Il n'oublie pas la souffrance des soldats et de leurs familles, soutient leur moral tout en célébrant toujours l'héroïsme. Il est ainsi à l'origine de la création de la Croix de guerre en 1915 et crée la Fédération nationale d'assistance aux mutilés des armées. La guerre n'est plus, alors, un idéal...

En outre, en 1914, la revanche n'est plus à l'ordre du jour. On rêve de récupérer l'Alsace et la Lorraine (ce thème devient même un lieu commun de rhétorique électorale). Mais mises à part l'Action française, la Ligue des patriotes ou quelques personnalités régionales comme l'illustrateur alsacien Hansi, l'opinion publique ne souhaite pas la guerre dans ce but. On espère résoudre ce problème dans le cadre du droit et de l'arbitrage international. Signe de l'absence d'adhésion massive à ce nationalisme belliciste, la Ligue des patriotes fondée par Déroulède qui comptait 200 000 membres en 1887, n'en compte plus que 30 à 60 000 en 1914 au moment où Barrès reprend sa tête.

Dès le 1^{er} août 1914, il n'est d'ailleurs plus temps de discuter de la paix ou de la guerre, de révolution sociale ou de revanche : il faut partir défendre la nation. « Les hommes pour la plupart n'étaient pas gais : ils étaient résolus, ce qui vaut mieux. », écrit Marc Bloch dans *Souvenirs de guerre (1914-1918)*. Finalement, face à ce qui est perçu comme une agression extérieure, tous les Français ne sont plus pacifistes ou bellicistes, mais patriotes.



[Affiche-texte], *Message du Président de la République*, Raymond Poincaré, 4 août 1914 [La France vient d'être l'objet d'une agression brutale et préméditée... Haut les cœurs! Et Vive la France!]
BnF, Estampes et photographie, ENTQB-1 (1914)-FT6